



# Le petit prince a dit

de Christine Pascal

## fiche technique

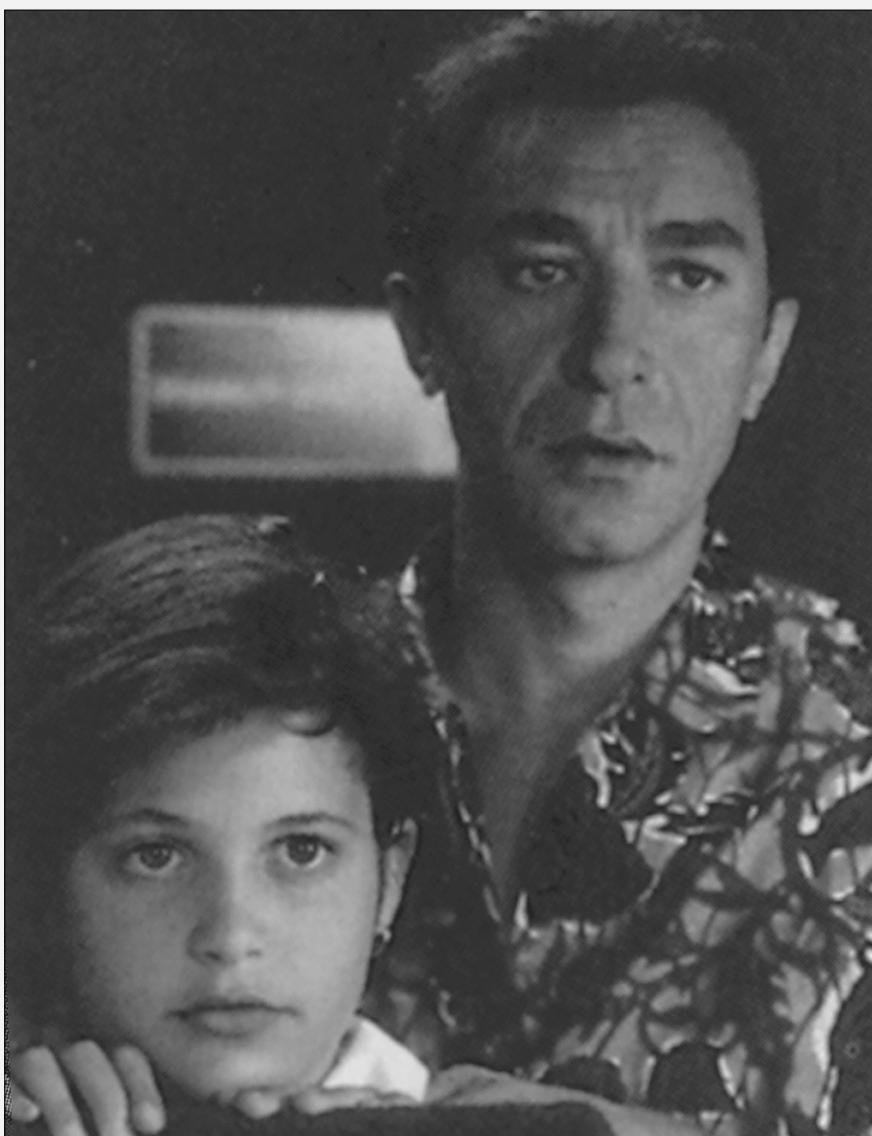
**France/Suisse - 1992 -  
1h45 - Couleur**

Réalisateur :  
**Christine Pascal**

Scénario :  
**Christine Pascal  
Robert Boner**

Musique :  
**Bruno Coulais**

Interprètes :  
**Richard Berry**  
(Adam Leibovich)  
**Anémone**  
(Mélanie)  
**Marie Kleiber**  
(Violette)  
**Lucie Phan**  
(Lucie)  
**Claude Muret**  
(Jean Pierre, le médecin)



Richard Berry (Adam Leibovich) et Marie Kleiber (Violette)

## Résumé

Violette, dix ans, déborde de vie et d'intelligence. Père scientifique, mère actrice, divorce réussi, les fées semblent s'être penchées sur son berceau.

Mais un jour il arrive à Violette ce qui n'arrive qu'aux autres, l'injuste, la fatalité, l'irréparable. Son père l'enlève alors et

part avec elle pour un voyage qui va devenir celui de la connaissance et de la vie.

De Lausanne à Milan, de Milan à Gênes et de Gênes à la Provence, c'est l'itinéraire d'un tête à tête. Il croit qu'il va l'empêcher de mourir, elle va lui apprendre à vivre. Et parce que le drame a cette capacité unique de ressouder les liens, ils retrouvent la mère et le duo redevient trio.

**L E F R A N C E**

*www.abc-lefrance.com*

## Critique

Dans **Le Petit Prince a dit**, trois personnages sont en cause et selon que l'on adopte le point de vue de l'un ou de l'autre, la portée du film change, mais pas sa faculté de nous émouvoir. Il y a, au cœur de chacune des trois histoires, comme un noyau dur commun à toutes et qui nous fait fondre.

Commençons par l'histoire de Violette qui a dix ans à Lausanne, des parents divorcés, une nounou-gâteau et un appétit de sucreries excessif. Son aventure n'est qu'une prise de conscience, mais elle est une petite fille, et ce qu'elle comprend, c'est l'imminence de sa mort.

Violette est maladroite, elle a souvent mal à la tête. A la demande de sa mère, elle subit un examen poussé, en présence de son père (Adam). Soudain, alors qu'elle est à peine rhabillée, il l'entraîne hors du centre médical. Sans explication il part en voyage avec elle. Violette dort avec lui dans un motel, elle chante à tue-tête avec lui dans la Range Rover. Elle lui choisit une chemise à fleurs, il lui achète une robe. Il roule vers le haut de la montagne et il lui raconte une histoire de son passé, comment il a aidé un ami italien gauchiste à franchir clandestinement la frontière. Violette suit Adam à travers la prairie alpine jusqu'à cette frontière. Il lui explique comment descendre seule le versant italien jusqu'à la route où il l'attendra. Violette n'obéit pas : elle s'endort sur place et un papillon effleure son visage. Plus tard, alors que la nuit s'annonce et que la terreur saisit l'enfant réveillée, son père la rejoint : elle n'a pas passé la limite, elle ne le fera qu'accompagnée.

A Milan, Adam l'emmène voir sa mère (Mélanie) qui répète une scène qu'elle apprenait lors du récent séjour de Violette chez elle. Appelée au téléphone, Mélanie y éprouve une émotion qui décompose ses traits et qui, sur les planches, la laisse sans voix. Violette et

son père s'éclipsent sans lui avoir manifesté leur présence.

Au bord d'une mer grise, ils recueillent un chien perdu. Où sont-ils lorsqu'au petit déjeuner Violette demande à son père quand elle va mourir ? Adam essaie à peine de nier. Il se fait pédagogue pour lui expliquer une histoire de cellules irréparables. Violette raconte son rêve dans la montagne : après le passage du papillon, elle s'est vue endormie et légère. Il lui a dit la mort de la matière. Elle lui dit l'indicible : la mort.

Quand ils arrivent dans une maison provençale, ils sont attendus par Mélanie et la nouvelle compagne d'Adam. Au cours de la soirée, Violette obtient que son père chasse cette intruse qui a fait fuir le chien. Elle a demandé à sa mère de porter sa robe rouge de jeune femme, du temps où elle était bébé avec des parents qui s'aimaient. Fatiguée, Mélanie à ses côtés, lorsqu'Adam revient avec le chien retrouvé, Violette s'endort en paix.

L'histoire d'Adam, ex-médecin devenu chercheur, souvent impatienté par sa trop grosse petite fille ou par son ex-épouse trop fantaisiste, est celle d'une révolte de la raison et d'un choix moral. Il a vu les images du scanner fait à sa fille. Il a compris et a été saisi de fureur : l'impuissance de la science lui a été insupportable. Il a bousculé Violette pour l'emporter loin de ce milieu médical seulement capable d'un acharnement thérapeutique inutile.

Ce n'est qu'au premier motel qu'il a téléphoné à la nounou. Au bout du fil il y avait le médecin et ses paroles conventionnelles qu'Adam n'entendait pas : Adam regardait Violette marcher au bord d'une piscine et y tomber. Il a plongé, il l'a rassurée, puis il lui a imposé un exercice de natation poussé jusqu'à ce qu'elle crie grâce. C'est probablement alors qu'Adam a cessé d'exorciser la réalité pour l'assumer. Il n'a plus fui en avant, il a choisi de conduire Violette à cet endroit élevé où fut accompli l'acte de sa vie dont il est le plus fier.

Et puis, par étapes, il l'a ramenée à sa mère.

L'histoire de Mélanie, comédienne volontiers provocante avec Adam qui la méprise, est celle d'une prise en charge de l'innommable par l'art ou le rêve. La dernière fois que Violette a passé quelques jours avec elle, elle apprenait un texte de Copi aussi absurde que cruel. Mais en même temps elle observait sa fille, elle s'inquiétait de ses troubles d'équilibre, elle croyait à ses maux de tête. Quand elle a appris, en pleine répétition, que Violette était condamnée, elle a été atteinte par une réalité qu'elle pressentait - cela n'aide pas. Elle a quitté le théâtre et l'univers de la représentation pour être présente auprès de l'enfant. Quand celle-ci lui a été ramenée, elle lui a fabriqué un dispositif de bougies, capable selon elle de faire revenir le chien. Elle a créé de l'illusion pour entraîner Violette dans ce monde de l'imaginaire qui est aussi essentiel que celui du réel. Elle l'a nourrie de bananes flambées et de poésie. Comme Adam, elle a voulu que Violette reçoive ce qu'elle avait de meilleur à donner.

Trois récits, trois trajectoires pour un seul film admirablement tenu. **Le Petit Prince a dit** repose sur un scénario exceptionnel, à la fois rigoureux et assez malléable pour y accueillir le frémissement même de la vie. Chaque personnage y accomplit un parcours. Avant la butée finale, chacun bouge, avance, se trouve et s'offre aux autres. Adam et Mélanie ne sont que tendresse et générosité traduites en actes. A sa manière, Violette est aussi généreuse : elle accepte de se voir morte et elle fait confiance à ses parents. Ils l'accompagneront jusqu'à la frontière sans au-delà.

Frontière et altitude. **Le Petit Prince a dit** est un film pathétique, non parce qu'il évite les pièges du mélodrame ou de l'apitoiement, mais parce qu'il découle d'un double choix à la fois cohérent et évident. Choix de l'éthique plutôt que de

la psychologie. Choix d'une architecture scénaristique transposable en métaphore visuelle forte.

Comme chez Anthony Mann, les individus fuient et se définissent en escaladant une pente. La réponse à leur quête (non le résultat de leurs actes) est toujours plus haut, là où Adam a accompli ce qui fait de lui un homme debout, là où Mélanie tend vers une abstraction fantasque ou un art éphémère

On l'a compris, **Le Petit Prince a dit** n'est pas un film sur l'euthanasie, même si un père y décide de la mort (naturelle) de sa fille. Ce n'est pas non plus un film sur la réconciliation des divorcés. Comme **Félicité**, le premier film de Christine Pascal, **Le Petit Prince a dit** est d'abord une œuvre personnelle, un film d'auteur, une création adulte. Les trois comédiens (Marie Kleiber "est devenue actrice en tournant", constate la réalisatrice) sont prodigieux. Mais cela - la connivence avec les acteurs, la disponibilité à leurs suggestions, à leur personnalité, à leur jeu -, c'est un élément majeur du talent de Christine Pascal.

Elle fait preuve aussi d'une grande aisance pour la mise en scène. Cette histoire révoltante d'une mort que la raison ne saurait accepter nous laisse des images fluides, aérées, nettes comme la vie. Le fatum sans pathos, c'est tout simplement ce qu'a réussi à esquisser Christine Pascal.

*Positif* (décembre 1992)

**La mort en face**

Violette, dix ans, est une enfant heureuse. Certes, ses parents ont divorcé mais c'est un "bon divorce". Adam, médecin chercheur, et Mélanie, actrice, posent comme priorité de protéger l'enfant, notamment par leur tendresse commune, et ils gardent de très bons rapports personnels, au point qu'on finit par se demander pourquoi ils se sont séparés. Ce que l'auteur ne nous dit pas et qui a

fort peu d'importance. Car ce bonheur va tout à coup basculer : on découvre que Violette est atteinte d'un cancer du cerveau. Elle a au mieux deux ans d'espérance de vie, et encore au prix de traitements douloureux entre opération et chimiothérapie.

De ce qui aurait pu être au mieux un drame, au pire un mélodrame, Christine Pascal a choisi de faire une tragédie avec ce que la mort revêt alors d'inéluctable. Violette meurt et on peut dire la fin sans brimer le futur spectateur. C'est justement l'affirmation de cette fin dès la découverte de la maladie qui donne sa force au film en le cadrant strictement sur son sujet tel que le définit (et le traite effectivement) Christine Pascal : "Il faut savoir qu'on peut accompagner quelqu'un qui va mourir. Qu'il faut, qu'on doit l'accompagner." C'est cette leçon que finalement Violette donnera à son père au cours de l'itinéraire-fuite voulu par lui et qui les emmène de Lausanne à Milan, à Gênes et en Provence.

Tragédie, **Le petit prince a dit** n'est cependant pas un film de cris, de fureur et de désespoir. C'est aussi, et surtout, un film de tendresse et souvent, d'humour. Une tragédie au quotidien qui sait s'attarder sur des gestes dits insignifiants auxquels elle sait donner une force. Sans mélo, sans pathos, mais avec pudeur. En se refusant toutes les facilités offertes par les faux espoirs (jamais évoqués ici), les atermoiements des proches (tenus à une judicieuse distance) ou les hôpitaux (la découverte du drame par le père est de ce point de vue exemplaire, comme il le sera plus tard par la mère). Ce qui prime, c'est le regard sur les gens. Un regard sympathique et tendre analogue à celui qu'ils portent les uns sur les autres, un regard pour comprendre et non pour juger. Pour comprendre et aider à comprendre, comme le fait Violette quand, au fil d'un voyage devenu initiatique pour eux deux, elle apprend à son père à "regarder la mort en face, ne plus en avoir

peur, se défaire de cette angoisse". "Je voulais un film terriblement vivant, rapide, mais serein, pudique mais rigide, digne mais irrespectueux. Je voulais être avec les acteurs et pas en distance, traquer leurs pertes d'équilibre, leurs tremblements, leurs rires et les larmes incongrues". Indiscutablement, Christine Pascal, qui signe là son meilleur film, a gagné son pari, et ses acteurs avec elle. Certes, on pourra toujours relever quelques petites faiblesses : le personnage de Lucie, maîtresse d'Adam, un peu trop chargé dans l'antipathie pour les besoins du scénario, une dernière partie un peu moins convaincante ou bien encore des hasards qui n'en sont pas vraiment et qui doivent tout au scénario. Mais cela est de peu de poids face à la réussite d'ensemble d'un film dont on doit dire que, contrairement à ce que son thème pourrait laisser craindre, il n'est nullement sinistre ou désespérant. Au contraire, **Le petit prince a dit** est une œuvre pleine d'espoir, de tendresse et d'humour.

*Mensuel du cinéma n°1*

**Filmographie**

<b>Félicité</b>	1978
<b>La garce</b>	1983
<b>Zanzibar</b>	1988
<b>Le petit prince a dit</b>	1991